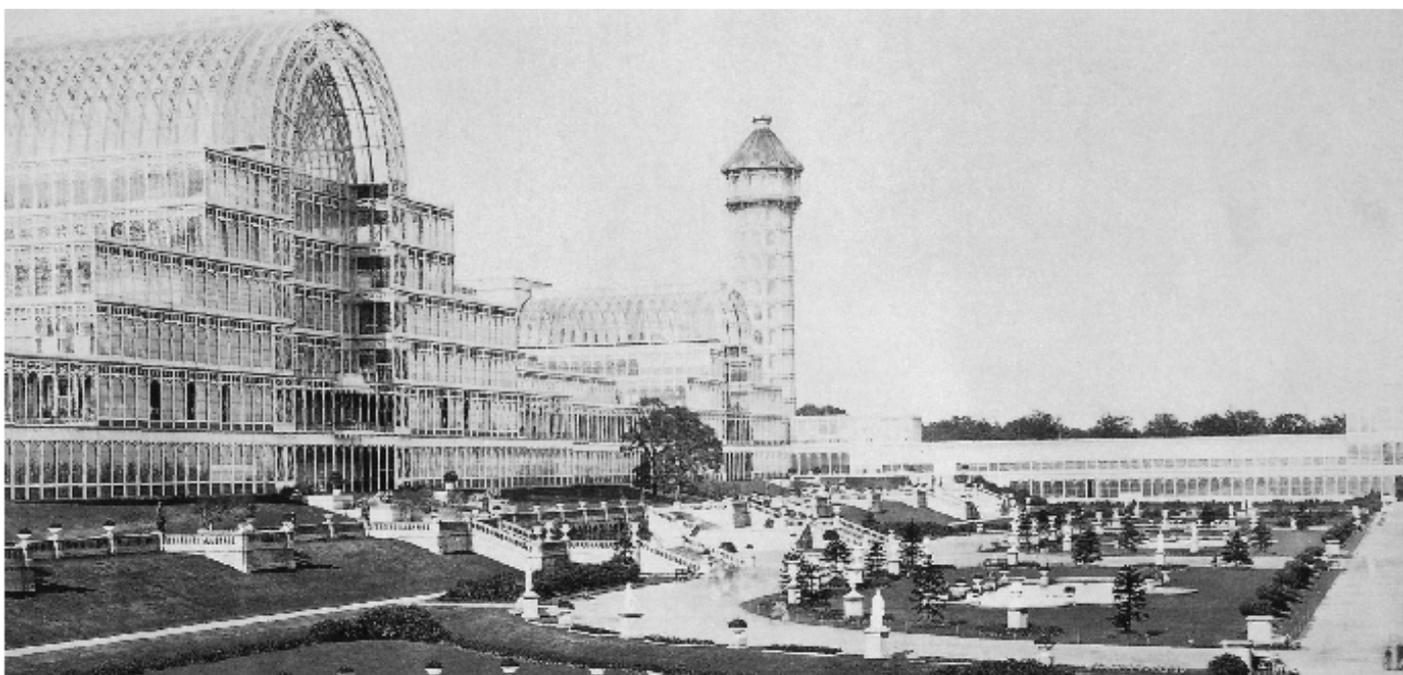


Ville et événement : de l'éphémère au durable



Crystal Palace - Exposition universelle 1851 - Londres



Sommaire



00 Introduction3



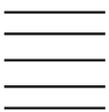
01 Les événements transforment les rythmes de la ville.....7



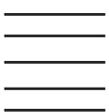
02 Les événements modifient les espaces de la ville..... 12



03 La ville festive :
une intensification de la fonction événementielle des villes.....22



Conclusion.....28



Bibliographie.....29

L'événement, un concept équivoque

Pour les sciences sociales, le concept d'évènement pose problème. D'un côté, il se présente comme un concept équivoque avec de multiples acceptations selon le champ spécifique d'analyse et ; d'un autre côté, il est souvent appréhendé avec une relative méfiance, car les remises en question de son rôle en histoire comme en sociologie sont anciennes.

Selon Bensa et Fassin, les sciences sociales vont ainsi s'approprier de ce concept de manière différente les unes des autres et évolutive par rapport au temps. Pour les auteurs, l'ethnographie privilégie la banalité quotidienne, ou s'attache à la répétition rituelle ; et l'anthropologie oublie volontiers la temporalité. La première appréhende de cette façon la culture en son essence, la seconde préfère penser l'universalité dans son abstraction. Pour sa part, la sociologie s'interroge plus souvent sur des logiques générales, et non particulières, sur des structures, et non des fêlures. Lorsqu'elle s'interroge sur la temporalité, la sociologie prend pour objet la reproduction ou le changement, et non les mutations. Enfin, pour les historiens, il convient dans un premier temps de réduire l'évènement : la série dissout la singularité, le contexte absorbe la chronique. Certes, l'évènement ne disparaît pas pour autant. Bensa et Fassin croient à vrai dire que l'histoire peut avoir en effet le rôle de généraliser les événements.

Dans ce sens, eu égard à une histoire moins événementielle, dès les années 1950, les historiens des Annales ont déplacé le repérage des causalités historiques du côté des processus de longue durée des « événements non salués comme tels », selon l'expression de Paul Veyne. Soucieux d'en finir avec une histoire positiviste marquée majoritairement par la succession d'événements, ils ont privilégié l'histoire des terroirs, des mentalités ou des représentations. L'École des Annales postulait ainsi une nouvelle approche de l'histoire. Les événements passent dès lors à être vus comme insignifiants, dépourvus d'importance et de signification. Ils ne forment qu'une couche superficielle, accidentelle, de l'analyse complète. De cette façon, ils ne peuvent pas pour eux seuls faire comprendre le sens (Mireille Prestini-Christophe). L'évènement devait alors être recherché du côté des « non-événements ». De telles constructions étaient davantage redevables au travail de l'historien qu'au vécu des sujets. Cette posture distanciée de l'historien disqualifiait la portée des récits et des commentaires contemporains de l'évènement, toujours soupçonnés de ne pas avoir le recul suffisant pour comprendre ce qui se passait.

Plus récemment, Pierre Nora a fait état du « retour de l'évènement » sous ce qui lui semble être sa forme la plus monstrueuse, l'évènement médiatique. Selon l'auteur, ce qui définit l'évènement dans sa modernité, c'est qu'il n'existerait que par les mass média : « Dans nos sociétés contemporaines, c'est par eux et par eux seuls que l'évènement nous frappe, et ne peut pas nous éviter ». Cette médiatisation ne se contenterait pas de relayer l'évènement. Pour Nora, elle constitue l'évènement et est la condition même de son existence, car « le fait qu'il ait lieu ne le rend qu'historique. Pour qu'il y ait événement, il faut qu'il soit connu ».

Pourtant, pour Bensa et Fassin, Nora risque dans son analyse de méconnaître la nature de l'évènement : il le confine en effet dans la modernité, à partir d'une opposition entre les « sociétés paysannes » et notre « mondialisation » ; selon Nora, « la modernité sécrète l'évènement, à la différence des sociétés traditionnelles qui avaient plutôt tendance à les raréfier ». Cependant, partout la mémoire, qu'elle soit orale ou graphique, implicitement ou même explicitement évoque

00 Introduction

en écho l'événement. Les auteurs présentent ainsi que « la médiatisation caractérise la modernité, et non l'événement lui-même : d'une part, l'événement n'a pas attendu la naissance des journaux ; d'autre part, il n'en fait pas toujours la une ».

La question à se poser serait alors de savoir ce que pourrait être un événement contemporain indépendamment de sa médiatisation, et de s'interroger sur le rôle des médias qu'une telle approche peut réduire à ne devoir accomplir qu'un décalque de faits. Deux postures dominantes émergent d'un espace de réflexion aux contours indécis, celles de médias eux-mêmes qui naturalisent l'événement comme un objet du réel et celle du constructivisme en sciences sociales qui tend à faire de tout événement médiatique une construction des médias. Pour la première, l'événement est alors confondu avec sa simple occurrence. Dans ce sens, la singularité de ce qui fait événement induit à deux notions : l'événement imbrique le regard du public et il est ce qui se remarque. C'est pourquoi il est souvent confondu avec un fait remarquable sans que soient vraiment analysées les raisons qui font que certains événements attirent davantage que d'autres l'attention des médias. Pour leur part, la deuxième posture accepte l'événement médiatique comme un objet fabriqué à distance des événements qui surviennent dans la réalité, un double déformé par l'industrialisation des métiers de la presse, le développement des technologies modernes de communication et les intérêts économiques et financiers des groupes qui les possèdent.

D'ailleurs, Bensa et Fassin soulignent que pour comprendre l'événement moderne il faut l'approcher à partir d'une double négation, à la fois en évitant de récuser l'événement pour cause de médiation, et en refusant à l'inverse de le définir par la médiatisation. Cette démarche demande la mise en place de contextes d'interprétation afin de restituer les cadres dans lesquels l'événement s'inscrit et de montrer comment l'événement s'est effectivement construit. « L'événement ne se donne jamais dans sa vérité nue, il se manifeste - ce qui implique aussi qu'il est manifesté, c'est-à-dire qu'il résulte d'une production, voire d'une mise en scène : il n'existe pas en dehors de sa construction ». Il convient ainsi de restituer à l'événement sa spécificité temporelle, car il manifeste à lui seul une rupture d'intelligibilité.

Le temps de cette rupture peut être mieux appréhendé par une analyse des idées développées par Gilles Deleuze dans *Logique du sens*. Pour ce philosophe les événements sont idéaux. En effet, « la distinction n'est pas entre deux sortes d'événements, elle est entre l'événement, par nature idéal, et son effectuation spatio-temporelle dans un état de choses. Entre l'événement et l'accident ». Dans ce contexte, l'événement, ce n'est pas qu'il se passe quelque chose, quelque important que soit ce fait, mais plutôt que quelque chose se passe - un devenir. On n'est pas, comme pour l'accident, dans l'ordre des faits, mais des « incorporels ».

Le présent de l'événement n'existe ainsi que comme ligne de partage entre deux mondes, mutuellement inintelligibles - d'où la nécessité de l'interprétation que mettent en place les sciences sociales. Pour Deleuze, contrairement à Nora, le temps de l'événement n'est plus le présent d'une origine indéfiniment répétée ou renouvelée ; c'est une ligne de fracture, voire un simple point qui n'a sens que comme frontière. Ainsi, pour lui, les événements peuvent certes être nombreux, ces singularités n'ont toutefois de sens que dans les séries qu'elles définissent, en partageant le temps entre un passé et un futur. Il s'agit bien d'une ligne de partage immatérielle, ou « incorporelle », et non d'un simple accident, d'une naissance dans la plénitude de sa présence.

00 Introduction

De cette façon, dès lors que l'événement est appréhendé comme ligne de partage, le travail des sciences sociales rejoint l'expérience des acteurs. On peut parler ainsi, selon Bersa et Fassin, d'événements vécus. Dans ces événements, le changement de rythme qu'impose l'événement marque une nouvelle temporalité, qui altère les rapports au passé et à l'avenir. À partir de cette coupure, contraction du temps, le champ de la mémoire et celui du possible sont rouverts par référence à de nouveaux principes d'intelligibilité. L'événement, pour ses contemporains, marque toujours le début d'une « nouvelle ère ». Cependant, ce n'est pas seulement dans les rapports au temps qu'avec l'événement les sciences sociales retrouvent l'expérience des acteurs : c'est l'action elle-même qui doit figurer dans l'analyse. L'action qui fait advenir l'événement brise les routines. Ce sont les actions qui font le temps. Dans ce sens, l'action inattendue, par sa violence même, fait de l'événement le point de bascule à partir duquel le monde et le temps semblent subitement devoir s'ordonner autrement. Mais, enfin, c'est aussi par la prise en compte de l'individu que l'analyse de l'événement retrouve l'expérience des acteurs, car mettre l'accent sur la temporalité revient en effet à centrer la réflexion sur le sujet individuel. D'autre part, l'événement construit invite également à reprendre d'une manière critique, plutôt qu'à les congédier tout à fait, des catégories telles que la culture – mais aussi d'autres concepts constitutifs des disciplines de sciences sociales.

Ainsi, si les sciences sociales renouent avec l'expérience des acteurs, elles ne la reprennent pas à leur compte – mais elles ne se définissent pas pour autant en prenant son contre-pied. Elles n'ont en ce sens pas vocation à la nier ; mais pas plus à la confirmer. Pour Bersa et Fassin, on peut observer dans le passage du récit des acteurs à la série d'analyse, c'est-à-dire de l'expérience de l'événement par les acteurs à la mise en forme par les sciences sociales, de l'événement vécu à l'événement construit. Cette mise en récit qu'opèrent les acteurs diffère de la mise en série qu'effectuent les sciences sociales. Ces dernières sont amenées à intégrer dans leur analyse la multiplicité des discours sociaux, dans une pluralité des séries.

L'événement n'est ainsi pas absolu : il doit être pensé comme une ligne de partage, ouvrant et fermant des séries à l'horizon de temporalités sociales multiples, qui ne se résument pas plus à l'épiphanie de l'instant qu'à la profondeur majestueuse de la longue durée. On ne retrouve la véritable temporalité de l'événement qu'à condition d'en parler au pluriel – la pluralité des séries où il s'inscrit.

L'événement, un concept construit

L'événement urbain nous paraît se présenter au travers une manifestation temporaire impliquant une rupture avec le quotidien et un usage des espaces différent de celui pour lequel ils ont été conçus. On entend par manifestation non seulement le fait qu'il se passe quelque chose qui échappe à l'ordre du jour, mais également le fait qu'il se passe quelque chose capable de mobiliser un public notable. Ainsi, on s'intéresse dans cette analyse prioritairement aux événements qui ont des incidences spatiales remarquables et qui laissent des traces matérielles ou immatérielles dans les villes où ils s'opèrent.

L'événement urbain peut être de nature spontanée ou planifié à l'avance. Il peut se passer une seule fois ou être récurrent. Sa portée peut être globale ou locale et sa durée est variable, de quelques heures, quelques semaines à quelques mois, voire sur une année. D'ailleurs, la

00 Introduction

perception des événements urbains a changé au cours du temps : le renforcement du contrôle a diminué leur impact direct sur les villes d'accueil, les événements ne les submergent plus comme auparavant ; et la médiation croissante des événements a tendance à rendre tout fait un événement médiatique.

Notre intérêt se porte ainsi sur tous les événements planifiés, c'est-à-dire que l'on s'intéresse aux événements du fait de l'homme et non pas aux événements naturels. Notre objectif est celui de voir quels sont les impacts sur la ville d'un point de vue spatio-temporel et social de la réalisation d'un événement quelconque. On ne s'intéresse donc pas aux catastrophes naturelles, aux attentats qui s'apparentent plutôt à des stratégies de résilience urbaine. On s'intéresse aux événements urbains qui se tiennent à des stratégies de planification.

L'analyse des événements urbains se pose donc pour répondre à un besoin de connaître de quelle manière la ville est transformée par l'événement. Cette analyse se fait initialement sur la temporalité des événements et ses impacts sur le changement du rythme de la ville. Puis, elle se dirige vers les conséquences de la réalisation d'un événement dans l'espace urbain et sa traduction spatiale. Enfin, une ouverture est proposée vers la mise en scène de l'espace urbain à travers une intensification de la fonction événementielle dans la ville.

01 Les événements transforment les rythmes de la ville

L'événement possède son propre rythme

Nous avons défini l'événement comme une manifestation temporaire impliquant une rupture avec le quotidien. Cette rupture avec le quotidien est notamment une rupture temporelle. En effet, l'événement possède sa propre temporalité qui se distingue de la temporalité de la ville et participe à la dimension « exceptionnelle » de l'événement.

Tout d'abord, l'événement dure un temps fini, ce qui s'oppose à la quasi-infinité du temps de la ville. Ce caractère fini entraîne un sentiment de rareté vis-à-vis de l'événement et contribue à le rendre attractif. Il y a en effet une envie des spectateurs de l'événement de participer à la manifestation car elle ne sera pas éternellement présente. La rareté et l'attractivité sont d'autant plus grandes que l'événement est exceptionnel, c'est-à-dire qu'il ne se répète pas ou que très peu fréquemment dans le temps et avec des modalités toujours renouvelées. Il s'agit par exemple des Jeux Olympiques. L'événement lui-même est, à son échelle, composé de micro-événements qui contribuent à son animation et lui impulsent un rythme particulier. Il s'agit par exemple des finales et des remises de médaille ou trophée lors des compétitions sportives (Jeux Olympiques, Coupe du Monde, etc.) ou des concours animaux lors du Salon de l'Agriculture. Ces micro-événements possèdent en eux-mêmes un supplément d'attractivité par rapport au reste de l'événement dont ils rompent le rythme.

Non seulement l'événement est attractif de par son exceptionnalité mais il est également attendu. En effet, grâce à la médiatisation, une importante communication autour des événements est mise en place dans la ville bien avant son déroulement. Ainsi, les nombreux salons et foires ayant lieu à Paris et dans sa banlieue s'affichent dans les couloirs et sur les quais du métro ou du RER parfois plusieurs mois à l'avance. La mise en place d'un temps d'attente augmente encore plus avant l'attractivité des événements. L'attractivité de l'événement a pour conséquence notoire de faire converger les foules dans des espaces urbains qui, en temps normal (lorsqu'aucun événement n'a lieu), ne sont pas ou peu fréquentés. Ainsi, le Parc des Expositions de la Porte de Versailles à Paris a accueilli quelques 703 407 visiteurs et plus de 1 000 exposants pendant les 9 jours du Salon de l'Agriculture 2014. Pourtant, en dehors des événements organisés, le Parc des Expositions de la Porte de Versailles est un endroit relativement désert. Ce constat est valable pour tous les types d'espaces urbains qui accueillent des événements et pas seulement les lieux dont cela représente la fonction principale.

Cette inhabituelle fréquentation des lieux d'accueil des événements induit une rupture du temps de la ville et impose notamment la mise en place de dispositifs et structures exceptionnels répondant aux besoins spécifiques de l'événement. Ainsi, dans le cas des Jeux Olympiques de Londres en 2012, l'Olympic Javelin, une liaison ferroviaire spécifique, a été mise en place entre la gare internationale de King's Cross-St. Pancras et la gare de Stratford (accès direct au Parc Olympique) afin de permettre l'acheminement de 25 000 spectateurs par heure sur les lieux de compétition depuis le centre de Londres en 7 minutes. La gratuité des transports publics a également été mise en place pour les détenteurs de billets d'entrée pour les différentes compétitions des JO le jour de validité de leur billet. Cette gratuité a également été accordée pendant toute la durée des JO aux personnes accréditées. Ces dernières ont bénéficié de conditions de transport particulièrement favorisées par la mise en place de 470 km de voies réservées au trafic olympique sur le réseau routier dont 82 km dans le centre de Londres, permettant une circulation

01 Les événements transforment les rythmes de la ville

efficace entre les différents sites olympiques. Ces dispositifs éphémères mis en place pendant la durée des JO ont été complétés par des structures éphémères comme par exemple le comité de sécurité olympique chargé de la coordination de la sécurité pendant l'événement. Présidé par le ministre de l'intérieur britannique, il regroupe toutes les principales agences de sécurité londoniennes ainsi que la police métropolitaine de Londres et pilote des effectifs exceptionnels formés par les trois forces de police de Londres, les forces armées britanniques et des forces de police et sociétés de sécurité privées de Londres et d'autres régions du Royaume-Uni. De même, des mesures temporaires exceptionnelles ont été prises dans les hôpitaux où des unités ont été réservées pour les besoins olympiques et les services d'urgence renforcés pendant la durée des JO.

Malgré la mise en place de dispositifs spécifiques aux JO permettant d'adapter la ville à l'événement et visant à réduire les nuisances vis-à-vis des habitants, la modification du rythme de la ville lors de l'accueil d'un grand événement n'est pas sans conséquences sur la vie des locaux. Ainsi, il a été conseillé aux Londoniens qui le pouvaient de quitter la ville lors de la manifestation afin notamment de ne pas subir l'engorgement des espaces publics, culturels, commerciaux et des transports pendant cette période. Plusieurs millions de touristes supplémentaires ont en effet arpenté les rues de Londres pendant l'été 2012 en raison des manifestations olympiques.

La préparation de l'événement entraîne la mise en place d'un « temps de l'urgence »

Le temps dévolu à la préparation est généralement très court en regard des travaux à réaliser et des financements à mobiliser. Ainsi, les villes accueillant des Jeux Olympiques disposent de 7 ans pour les préparer, ce qui est peu relativement à l'ampleur d'un tel événement. Se met donc en place, pendant toute la période préparatoire de l'événement, un temps dit « temps de l'urgence ». Ce temps de l'urgence se caractérise par la mise en place de dispositifs de gouvernance exceptionnels permettant la réalisation dans le temps imparti de l'ensemble des préparatifs à l'événement. La réalisation est facilitée non seulement par la mise en place d'outils opérationnels efficaces mais également parce que le caractère urgent de la réalisation apporte une justification aux mesures exceptionnelles prises et permet de remporter plus aisément les financements et l'adhésion publique nécessaires à la réalisation du projet. En effet, « le temps de l'urgence impose [...] de dépasser les clivages entre acteurs, de régler au plus vite les problèmes et de mettre en place une structure de gestion flexible. Elle donne du crédit à la nécessité de la mobilisation rapide de financements. Les structures de gestion de l'événement au quotidien sont créées dans le but de répondre à l'urgence » (Gravari-Barbas et Jacquot, 2007).

Ainsi, lors de la préparation des JO de Londres, entre juillet 2005 et juillet 2012, des dispositifs de gouvernance particuliers ont été mis en place afin d'accélérer la réalisation des travaux de construction et d'aménagement des sites olympiques. Avant même l'attribution des JO de 2012 à la ville de Londres, le parlement britannique avait déjà voté la loi établissant une nouvelle loterie pour le financement des infrastructures olympiques et prévu de soumettre au vote dès l'attribution des JO à Londres (le cas échéant le 6 juillet 2005) des dispositions pour faciliter l'organisation des Jeux qui seraient incluses dans la législation britannique.

Suite à l'attribution des JO de 2012 à Londres et devant l'ampleur des transformations urbaines

01 Les événements transforment les rythmes de la ville

à mener, les deux porteurs de la candidature de la ville : l'Etat et la mairie de Londres (la Greater London Authority) ont partiellement dessaisi les communes londoniennes (les boroughs) de leurs compétences d'urbanisme afin de répondre à l'urgence de l'organisation de la manifestation. Deux entités sous contrôle étatique sont alors créées : la London Organising Committee for the Olympic and Paralympic Games (LOCOG) en charge de l'organisation des Jeux et l'Olympic Delivery Authority (ODA) en charge de l'aménagement des sites olympiques en ce qui concerne les équipements. En effet, l'achat, l'assemblage, la décontamination des terrains et l'enfouissement des lignes à haute tension (nombreuses sur le site industriel de Stratford) avaient été confiés à la London Development Agency (l'agence régionale de promotion économique de Londres jusqu'à son abolition en 2012) en amont. La planification et la supervision des transports avaient, quant à elles, été confiées à Transport for London (l'organisme public local responsable des transports en commun du Grand Londres).

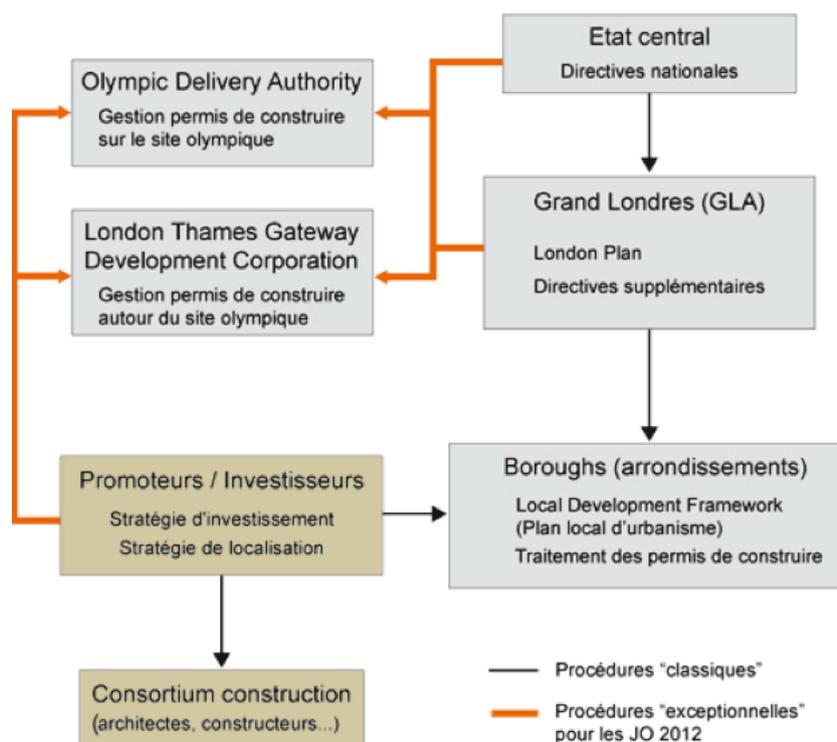
Ainsi, les boroughs responsables des plans d'aménagement et de la délivrance des permis de construire se sont vus dessaisis de leurs prérogatives au profit de l'État pourtant désengagé dans le domaine de l'urbanisme depuis l'application des politiques libérales de Thatcher qui ont entraîné la mise en place d'un urbanisme « négocié » entre pouvoirs publics locaux et entreprises privées. En effet, la gestion des permis de construire dans et autour des sites olympiques a été confiée respectivement à l'ODA et la London Thames Gateway Development Company (organisme public en charge de la planification de l'opération de renouvellement urbain de l'estuaire de la Tamise et notamment de la délivrance des permis de construire dans son périmètre). Ceci a permis de grandement accélérer les procédures de délivrance d'autorisations d'urbanisme. Le permis de construire global du site de Stratford, un des plus importants de l'histoire du Royaume-Uni, a été élaboré puis accordé en seulement 8 mois. Afin d'accélérer encore plus avant la réalisation des sites olympiques, l'ODA a même souhaité renoncer aux concours d'architecture mais, face aux protestations de grands cabinets londoniens, a finalement mis en place des appels d'offre dont les petits cabinets d'architectes ont été exclus.

L'excitation créée par la venue d'un grand événement et l'attente de celui-ci peuvent amener les différents acteurs du projet à « fermer les yeux » sur certains aspects négatifs des décisions prises dans le cadre de la préparation de l'évènement. L'urgence de la situation justifie la prise de mesures exceptionnelles qui ne seraient pas acceptables dans un autre contexte. Ainsi, afin d'accélérer encore plus avant la réalisation des sites olympiques, l'ODA a souhaité renoncer aux concours d'architecture mais, face aux protestations de grands cabinets londoniens, a dû renoncer à cette mesure et finalement mettre en place des appels d'offre dont les petits cabinets d'architectes ont été exclus. Les Jeux devant se dérouler sur trois sites principaux dans Londres dont le plus vaste, à Stratford, se situe à la fois dans les boroughs de Newham, Tower Hamlets, Hackney et Waltham Forest, de longues négociations intercommunales auraient été nécessaires à la planification et la réalisation des équipements pour les JO. La prise en main par l'État et le gouvernement central de Londres afin d'accélérer la procédure et de respecter les délais imposés par l'évènement fait alors sens. Toutefois, ces procédures exceptionnelles peuvent être critiquées du point de vue de leur autoritarisme. En effet, en reprenant la main sur les gouvernements locaux, l'Etat et le gouvernement central imposent leur vision de la ville dans des lieux dont ils sont éloignés (en comparaison des gouvernements locaux). Cela peut les amener à prendre des décisions critiquables en termes d'aménagement urbain, d'autant plus que les décisions sont prises dans la précipitation par un comité réduit d'acteurs et parfois en connaissance partielle de cause. Ainsi, l'implantation du parc olympique sur le site de Stratford a mené à l'expropriation

01 Les événements transforment les rythmes de la ville

de 1 000 personnes et de 209 entreprises employant plus de 5 000 personnes dont une grande partie de la population locale. De manière similaire, l'implantation du centre commercial Westfield Stratford City à l'entrée du parc olympique et l'insertion des sorties du métro dans le centre commercial ont contribué à orienter les flux de passagers arrivant à la gare de Stratford et à diminuer la fréquentation du Stratford Centre, le centre commercial existant du « vieux » Stratford. Une sculpture linéaire métallique occultant l'ancien centre commercial a même été installée sur le parvis du nouveau centre, réduisant les chances du Stratford Centre de pleinement bénéficier du passage à Stratford des 10 millions de spectateurs des JO.

Londres, JO 2012 : schémas d'aménagement, avant et pendant



Réalisation : Manuel Appert, pour Géoconfluences, 2012

Le 27 juillet 2012, date d'ouverture à Londres des 30ème Jeux Olympiques d'été, a constitué une échéance pour la construction non seulement des équipements olympiques et des équipements en lien avec les JO (équipements de transport en particulier) et d'un certain nombre d'autres projets urbains non liés aux JO. Le calendrier de certains projets qui ne coïncidait pas avec l'événement a ainsi été adapté afin de répondre aux besoins de ce dernier. Ainsi, l'extension de l'East London line, l'augmentation de la capacité du DLR suite à son extension en direction du site de Stratford et la modernisation de la North London line ont été synchronisées avec le calendrier des Jeux pour permettre une desserte suffisante du site principal au travers des deux stations de Pudding Mill Lane et de Stratford respectivement reconstruite et modernisée pour l'occasion. En ce qui concerne les projets urbains indépendants des JO, 2012 a été désignée comme échéance pour notamment la construction du gratte-ciel de Renzo Piano, le Shard qui a été inauguré le 5 juillet 2012 et du téléphérique urbain de la compagnie aérienne qatari Emirates, l'Emirates Air Line reliant North Greenwich aux Royal Docks depuis le 28 juin 2012. Ainsi, l'accueil d'un événement accélère la mutation de la ville dans son ensemble et non pas seulement du seul lieu

01 Les événements transforment les rythmes de la ville

de l'événement. L'événement, en jouant le rôle de catalyseur des mutations urbaines, réinterroge la pratique de l'urbanisme comme planification à long terme.

Une fois réalisé, l'événement s'inscrit dans le récit collectif de l'histoire de la ville

L'événement s'inscrit dans « quatre registres temporels : l'attente, l'urgence, la volonté de capitaliser et la mise en récit » (Gravari-Barbas et Jacquot, 2007). Les deux derniers registres constituent le temps de l'après-événement et portent les traces matérielles et immatérielles de l'événement dans la ville. Ce marquage de la ville est la motivation principale de l'accueil d'un événement et justifie les investissements réalisés à cette fin. En effet, l'héritage de l'événement peut être capitalisé pour créer une valeur ajoutée à la ville. Ainsi par exemple du Stade de France à Saint-Denis construit dans le cadre de la Coupe du Monde de football de 1998 et qui accueille depuis notamment de nombreuses compétitions sportives. De manière similaire, l'héritage immatériel est capitalisé à travers la formation d'une mémoire collective. Ainsi, Philippe Chaudoir explique que les villes évoluent vers un individualisme croissant des citoyens entraînant un certain repli communautaire qui s'oppose à la mondialisation et l'« ouverture à la diversité culturelle » des métropoles actuelles. Face à cette perte d'homogénéité, les villes sont amenées à se forger de nouvelles identités fondées sur une mémoire collective de leurs habitants. Cette « refondation collective » de l'identité s'appuie très fortement sur la réalisation d'événements porteurs de cohésion face à la diversification et l'éclatement des villes. En effet, les habitants qui ont vécu ou participé à un même événement s'identifient comme membres d'un même groupe. Les événements qui focalisent les convergences de foules sont rassembleurs mais également porteurs d'une identité collective a posteriori. Finalement, par sa mise en récit et son intégration à l'histoire de la ville, l'événement n'est plus vécu comme rupture mais comme point saillant de l'histoire continue de la transformation de la ville. La tendance est même à l'assimilation de l'événement et du changement urbain qui le précède. Le temps des préparatifs et le temps de l'événement ne font plus qu'un et les lenteurs et les désagréments de la préparation de l'événement sont oubliés (Gravari-Barbas et Jacquot, 2007).

L'événement possède un rythme spécifique qui crée une rupture dans le rythme de la ville et fait converger les populations et les attentions. La convergence qu'entraîne l'accueil d'un événement dans la ville est également celle des acteurs qui se mobilisent pour préparer cet événement dans les délais impartis qui constituent un « temps de l'urgence » pendant lequel les procédures habituelles d'urbanisme sont adaptées. Les mutations urbaines sont alors grandement accélérées. L'événement agit comme un catalyseur des transformations urbaines à la fois matérielles et immatérielles car, une fois l'événement terminé, il favorise la constitution d'une identité collective au sein de la ville. Ainsi, l'événement apparaît comme un « outil de maîtrise du temps urbain » (Gravari-Barbas et Jacquot, 2007).

02 Les événements modifient les espaces de la ville

L'événement implique une modification des espaces de la ville temporaire ou pérenne

Les interactions entre la ville et l'événement ont des implications spatiales qui se traduisent par la mutation des espaces urbains qui sont saisis, submergés, en bref qui sont le support des événements urbains. L'événement agit comme un accélérateur des mutations spatiales des espaces qui l'accueillent et qui se traduisent sous de multiples dimensions. Ainsi, malgré la géographie éphémère de l'événement, ce dernier a des impacts durables sur la ville. Les événements témoignent d'une sélection par l'urgence ou bien par opportunité d'espaces urbains, servent d'occasion pour accélérer les mutations de ces espaces (fonctionnelles, urbaines, etc.). L'événement participe ainsi au renouvellement de la ville à échelle locale mais aussi plus globale en réinterrogeant la fabrique de la ville quotidienne, dans la mesure où il introduit une rupture dans la manière dont on peut fabriquer la ville de manière éphémère. Il constitue en cela un accélérateur des mutations urbaines à plusieurs échelles, mais aussi permet de s'interroger sur les interactions entre les temps longs et les temps courts de la fabrique de la ville. L'objectif est donc de prendre en compte la notion de contexte urbain, spatial, dans lequel s'inscrit l'événement, et les formes urbaines qu'il produit. Il est également de voir comment ces dernières s'inscrivent dans la ville, et plus particulièrement comment elles interagissent avec les autres espaces de la ville, de l'échelle locale à l'échelle métropolitaine. Les interactions entre forme de l'événement et forme de la ville peuvent se traduire en termes de rupture spatiale ou bien, au contraire, la forme de l'événement s'inscrit en harmonie dans la forme de la ville.

Ces enjeux sont à rattacher à la diversité des événements urbains anciens et actuels, et notamment aux différentes traductions spatiales qui peuvent se rattacher à différents types d'événements. Cela invite à se demander en quoi en fonction du type d'événement invoqué, ses traductions spatiales peuvent être les mêmes ou non, ce qui est à rattacher au contexte urbain dans lequel l'événement s'inscrit. Cela se rattache à la manière dont la ville s'empare de l'événement (a contrario d'une ville submergée par l'événement) et dont elle parvient à l'inscrire spatialement dans ses tissus. Reprend-elle un « modèle d'événement » dont elle reproduit les formes déjà aperçues autre part ? Quelle stratégie met-elle en place face au type d'événement qu'elle reçoit en termes de spatialisation et de localisation de cet événement ? Quelles contraintes spatiales en découlent par rapport aux espaces urbains du quotidien en termes d'interaction entre la ville et l'événement ?

Les modifications et le marquage que l'événement entraîne sur les espaces de la ville peuvent être éphémères ou bien paradoxalement durables. Dans le premier cas, l'événement s'empare de lieux en contribuant à reconverter temporairement leurs fonctions et leurs usages, notamment dans les espaces urbains ouverts que sont les espaces publics. Le marquage de l'espace peut se traduire par une fermeture temporaire de rues, places et avenues, pour délimiter le lieu où se déroule l'événement ; ou encore par l'installation de stands, d'infrastructures démontables servant au déroulement de l'événement urbain. Les événements ont ainsi deux types d'implications spatiales (lieux de leur déroulement et aménagements relatifs) : ils peuvent prendre place soit dans des espaces ouverts de la ville, des tissus urbains déjà constitués, ou bien se dérouler dans des lieux qui leurs sont spécifiques, qui leurs sont propres, comme par exemple les parcs des expositions, qui sont des lieux fermés de grande taille par leur emprise dans le tissu de la ville. L'organisation de l'événement urbain traduit ainsi une vision de la ville et de sa configuration

02 Les événements modifient les espaces de la ville

spatiale. Il peut être organisé pour faire centre ou bien être à la périphérie de la ville. Il peut prendre place dans un lieu unique ou bien être éclaté dans une multiplicité d'endroits.

Prenant l'espace urbain comme support, l'événement entraîne la formation de micro-lieux en termes de rassemblement, d'installations temporaires ou pérennes qui lui sont dédiées, d'une reconversion temporaire des usages des lieux qu'il submerge. L'événement participe, de manière éphémère, à la production de lieux dans la mesure où il constitue une forme d'animation sociale et urbaine des espaces dont il se saisit, et plus largement dans ses répercussions sur les autres espaces de la ville à plusieurs échelles. L'inscription sur plusieurs sites d'un événement dans la ville peut conduire à s'interroger sur les espaces qui se situent entre ces différents sites et voir comment ils s'animent et sont modifiés par l'événement et les flux, et par les aménagements qui sont mis en place entre ces différents sites. De même, que l'événement a des impacts sur un ou plusieurs espaces de la ville, il faut s'interroger sur les modifications qu'il peut entraîner sur d'autres espaces ou centralités, comme les lieux quotidiens d'animation des villes, lieux historiques et symboliques, ou bien sur des espaces peu qualifiés des villes ou même en déshérence.

Certains événements se constituent en labels ou bien encore en modèles dont on exporte les formes et les manières de faire. Cela conduit les différentes villes sélectionnées par l'événement à homogénéiser les transformations urbaines induites par ce dernier, et donc finalement à entraîner l'insertion de formes événementielles génériques issues d'un « savoir-faire » dans des espaces urbains produits par des logiques historiques, sociales, urbaines, qui leurs sont propres, donc dans des espaces urbains ayant leurs propres singularités historiques, culturelles, spatiales. Par exemple, entre un urbanisme fonctionnaliste et un urbanisme de projet urbain, l'inscription de l'événement dans la ville depuis quelques années traduit une volonté de proposer un urbanisme de prestige dans la forme, la localisation que l'événement implique, par de grands gestes architecturaux notamment, qui réinterroge les interactions entre forme spatiale de l'événement et le cadre urbain qu'est la ville. L'événement dans sa forme spatiale doit se démarquer, se rendre visible au sein de l'espace urbain, par exemple par sa monumentalité. L'enjeu est donc de comprendre comment l'événement dans ses traductions spatiales est digéré par la ville et s'y intègre de manière durable, dans la mesure où l'objectif de réception de l'événement par les villes correspond bien la trace qu'il laisse de manière pérenne.

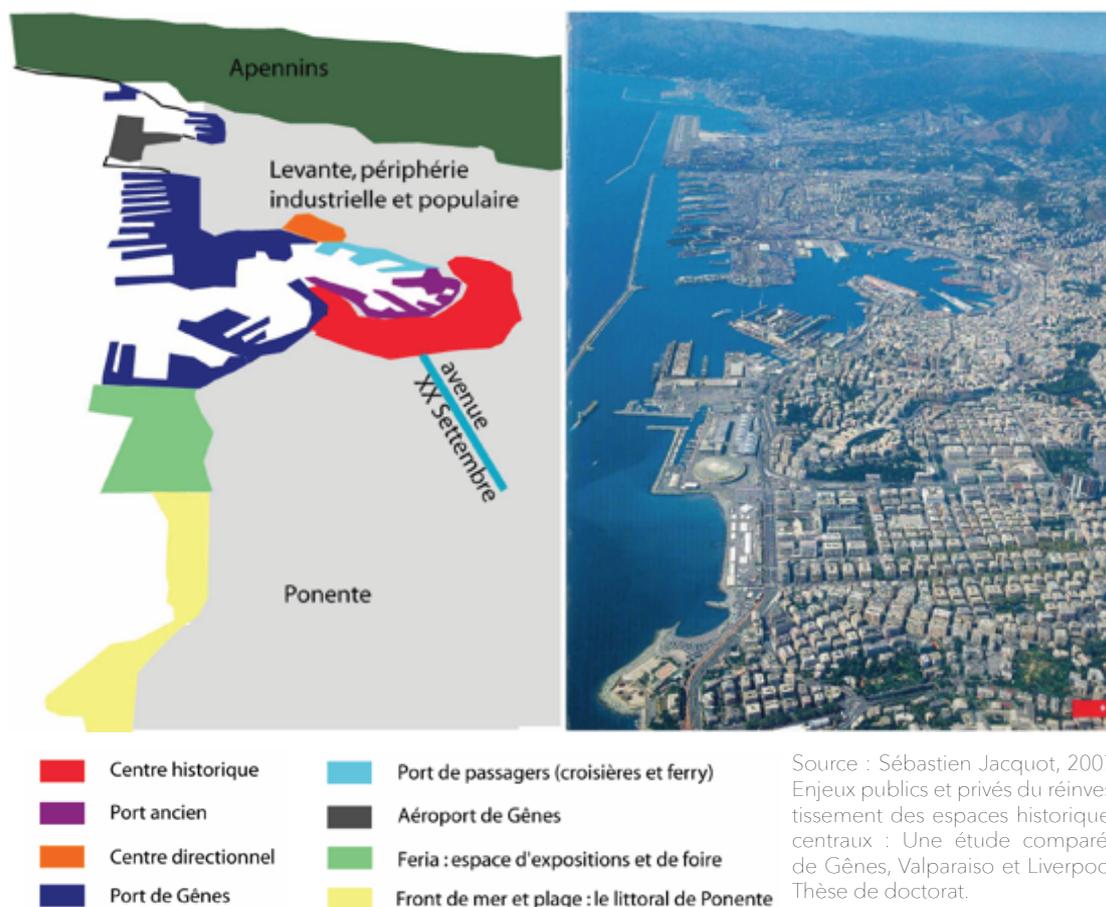
Finalement, les modifications entraînées par l'événement dans la ville illustrent le paradoxe de l'événement conçu comme une modification temporaire et éphémère du temps des villes, mais qui pourtant participe spatialement à modifier l'espace des villes et qui finit par s'inscrire de manière pérenne dans les tissus urbains. Cela pose plus particulièrement la question de la mémoire urbaine de l'événement, de ce que l'on fait des traces qu'il laisse dans la ville, en bref la question de l'obsolescence de ses traces une fois l'événement fini, et donc plus loin la question de la pérennisation de ses traces dans la ville, en termes de reconversion, de durabilité, etc.

A Gênes, l'organisation de l'événement lié à la Capitale Européenne de la Culture a été pensée dans sa pérennisation dans la trame de la ville. Son acceptation par la ville a été faite à condition qu'il laisse une trace dans la trame de la ville. Cet événement a investi le centre historique en plusieurs endroits, dans des espaces urbains ouverts, constituant une nouvelle trame lisible temporairement dans la ville reliant des monuments historiques comme le Musée San Augustino ou le Palais Duccal. Il s'agissait de renforcer la centralité du secteur historique de la ville. L'organisation de Gênes 2004 a investi un tissu urbain déjà constitué, mais autre que celui

02 Les événements modifient les espaces de la ville

investi par l'exposition Columbiene de 1992, qui a entraîné la mutation spatiale et fonctionnelle du port ancien de la ville. L'organisation de l'Exposition a traduit la volonté de créer une nouvelle centralité dans un espace délaissé par ces anciennes fonctions. L'objectif de cet événement était justement de jouer sur la dialectique entre l'éphémère de la temporalité de l'événement et la pérennisation de ses implications spatiales, avec la création d'un Aquarium, d'un Magazone di Cotone, ou encore d'un ascenseur panoramique. La venue du G8 en 2001 a elle aussi entraîné la création de traces urbaines de cet événement dans l'espace de la ville avec la construction sur le port d'une sphère en complément à l'aquarium et la rénovation des façades du centre-ville.

L'impact spatial des événements dans la ville à Gênes



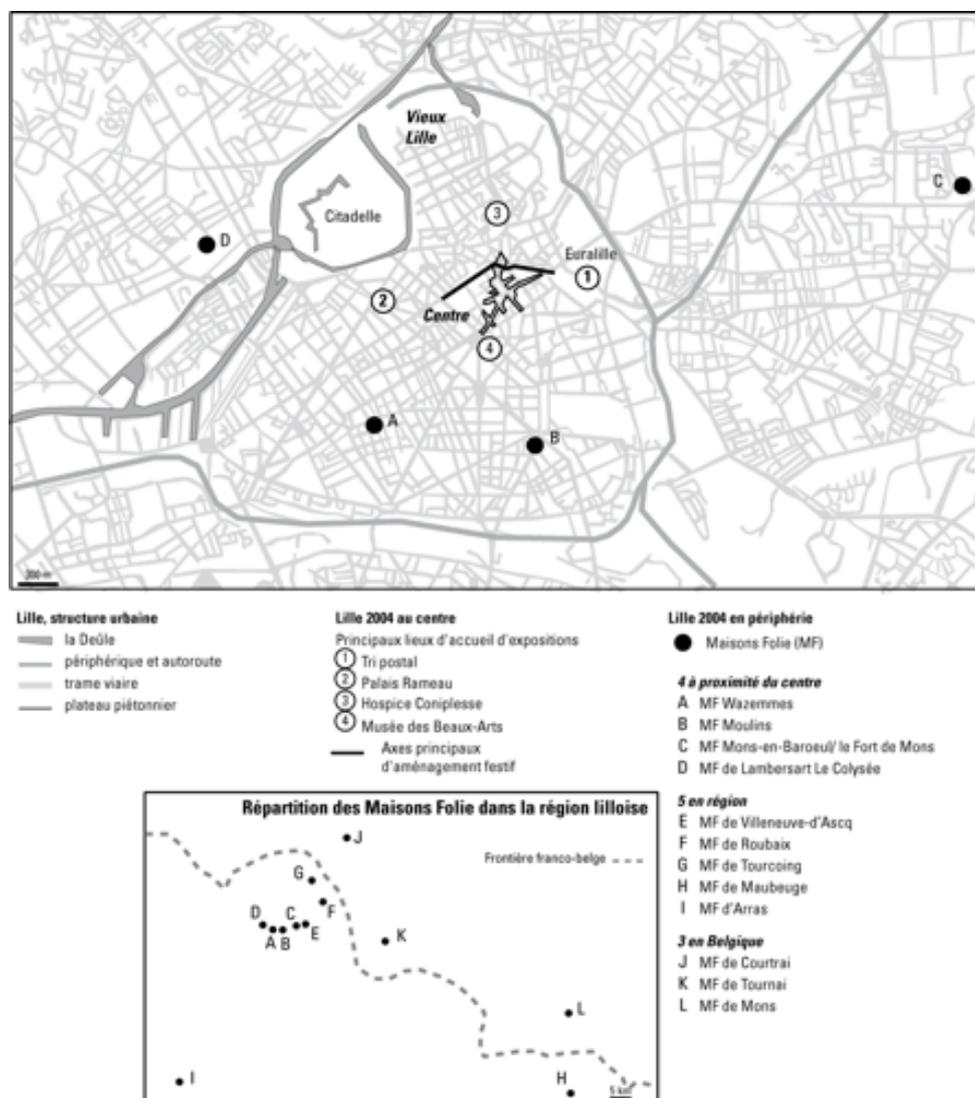
L'exemple de Gênes permet de voir aussi que les supports spatiaux d'événements passés peuvent servir à d'autres événements : par exemple Gênes 2004 a réinvesti de nouveau les espaces de l'ancien port de manière temporaire. L'analyse de ces divers événements à Gênes montre que l'espace de l'événement est constitué de lieux éclatés dans le centre historique et dans le port ancien. Cela conduit à interroger la fabrique des espaces interstitiels situés entre les lieux investis par l'événement, qui ont accueilli temporairement des flux de visiteurs mais qui ont été laissés à la marge en termes de visibilité et de transformation urbaine. Cela est à nuancer cependant dans la mesure où les espaces interstitiels ont pu bénéficier d'une redynamisation en termes touristiques et commerciaux liés à l'organisation des divers événements.

À Lille, l'organisation de l'événement lié à la nomination de la ville comme Capitale Européenne de la Culture a investi à la fois le centre historique, les espaces publics centraux, les principaux lieux

02 Les événements modifient les espaces de la ville

d'expositions de la ville, et des espaces urbains plus périphériques, conduisant à un éparpillement de la spatialisation de l'événement. Dans les espaces urbains périphériques, l'événement a investi des lieux déjà constitués et fermés, que sont d'anciennes usines désaffectées, à Lille et à Roubaix par exemple. L'événement culturel n'a donc pas contribué à la création de lieux spécifiques à l'événement, mais a joué sur la valeur symbolique de lieux déjà existants, dans le centre et dans la périphérie de la métropole, ce qui s'est traduit par l'organisation des Maisons des Folies dans une dizaine d'usines et autres lieux désaffectés. La transformation de la ville par l'évènement se fait de manière éphémère, lors de la répétition des micro-événements créés à l'occasion de la nomination de la ville comme Capitale Européenne de la Culture. A Lille, l'évènement a donc introduit une revitalisation et une visibilité de lieux existants, ce qui interroge donc les mutations spatiales des espaces concernés sur le temps long, hors du temps de réalisation de l'évènement.

A Lille, une diffusion de l'évènement dans des espaces urbains multiples



Source : Maria Gravari-Barbas et Sébastien Jacquot, « L'évènement, outil de légitimation de projets urbains : l'instrumentalisation des espaces et des temporalités événementiels à Lille et Gênes », Géocarrefour

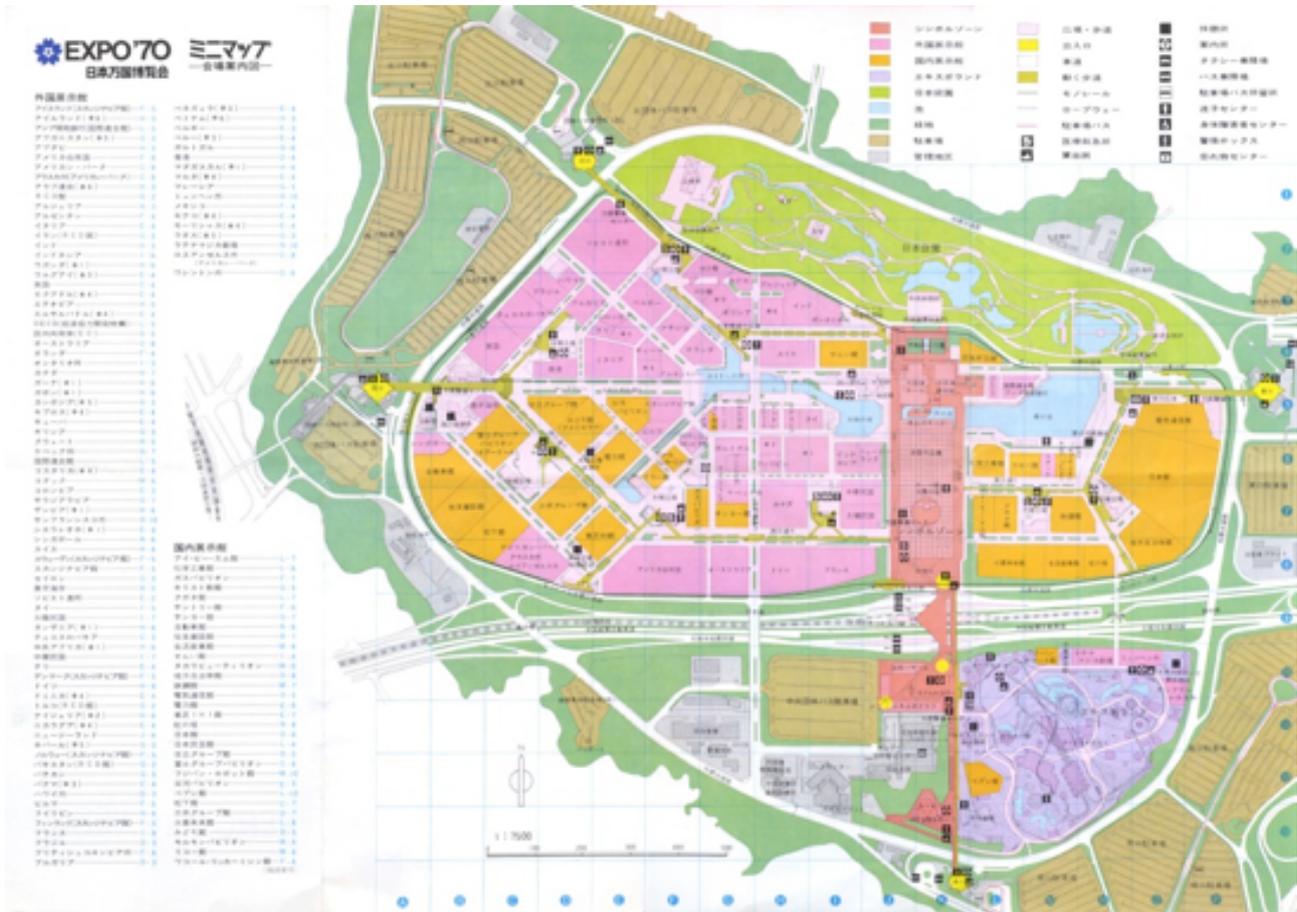
02 Les événements modifient les espaces de la ville

La comparaison des cas génois et lillois montre la distinction entre concentration et distillation spatiales de l'événement dans la ville, et témoigne d'enjeux différents en termes de spatialisation de l'événement et de ses impacts sur les autres pans de la ville. Finalement, ces deux cas nous montrent une maîtrise de l'espace par l'événement dans ses répercussions éphémères et durables sur l'organisation urbaine. L'événement traduit une distorsion dans l'organisation spatiale de la ville, qu'elle soit éphémère ou durable, par ses impacts à l'échelle locale mais aussi métropolitaine des villes. La réception d'événements tels que la nomination des villes comme Capitales Européennes de la Culture induit donc des mutations spatiales qui, en s'inscrivant dans les tissus urbains existants, transforment la ville de manière partielle. Si l'Exposition Colombienne de 1992 à Gênes a conduit à une transformation durable d'un espace particulier, du port industriel reconverti dans ses fonctions, transformation matérialisée par la construction d'équipements spécifiques à l'événement, des événements tels que la nomination des villes comme Capitales Européennes de la Culture entraîne certes des modifications pérennes dans la ville, mais qui s'inscrivent et se diluent dans l'espace urbain existant. Cependant on peut voir aussi que pour un même type d'événement, les traductions spatiales ne sont pas les mêmes : à Gênes l'événement « Capitale Européenne de la culture » s'est traduit par sa concentration dans certains espaces de la ville, alors qu'à Lille cet événement s'est traduit par sa dilution dans des espaces urbains diversifiés. Finalement, cela met en lumière les stratégies urbaines liées à la réception d'un événement, au-delà de son type ou de sa spécificité : l'événement permet la réalisation de ces stratégies en devenant un accélérateur des mutations spatiales (éphémères ou durables) des espaces-supports.

À Osaka, l'Exposition Universelle de 1970 a été l'occasion pour la ville de se montrer comme une « ville idéale » dont l'implication spatiale s'est traduite par la construction d'un seul site dédié dans une banlieue de la ville, donc un site de 330 hectares en périphérie de la ville. L'organisation en un seul site témoigne de la volonté de l'événement de symboliser la ville comme totalité. L'événement a été l'occasion pour la ville d'inaugurer un monorail renforçant l'accessibilité au site mais aussi à la ville depuis sa région. La conformation spatiale de l'événement en un unique site a permis de renforcer sa centralité symbolique en un lieu périphérique. Dans le cas de l'Exposition universelle, l'espace investi et mobilisé devient lui-même événement dans le but de montrer une vision futuriste de la ville à partir de l'unique site de l'événement, qui renvoie plus largement à l'espace-même de la ville. Cette stratégie de création du lieu de l'Exposition Universelle dans une périphérie rurale, une création *in extenso*, a entraîné une reconversion durable d'un espace, érigé en centralité événementielle, pour un événement éphémère. La réception d'un événement tel qu'une Exposition Universelle dans les villes conduit ces dernières, par l'ampleur-même de l'événement et de ses contraintes (de gestion, d'organisation, etc.), à assigner un lieu spécifique à l'événement, qui s'érige donc en centralité, souvent en extension par rapport à la ville. Cette concentration spatiale de l'événement dans sa forme n'a pas été sans contraintes, puisque si elle s'est accompagnée de la création d'un monorail reliant le site à la ville pour gérer l'affluence à l'Exposition, cette dernière a été vécue comme une contrainte en raison du trop grand nombre de personnes présentes sur le site lors de la réalisation de l'événement. Cela interroge donc à partir des formes de l'événement et de leur inscription dans le cadre urbain les modalités de gestion et les aménagements à mettre en place pour éviter les contraintes des interactions entre événement et ville, dans leurs temporalités, ambiances et formes.

02 Les événements modifient les espaces de la ville

L'Exposition Universelle à Osaka : un site faisant centralité en périphérie de ville



Source : <http://www.expomuseum.com/>

L'Exposition Universelle a laissé sa trace dans l'espace, transformant sa spécialisation fonctionnelle éphémère en une structuration durable de l'espace urbain. Elle est le signe de la production d'un lieu par l'éphémère, dans des temps éphémères et pérennes. Se pose, au-delà du paradoxe éphémère/structurel de l'événement, la question de l'obsolescence des lieux et des équipements produits par l'événement non répétitif dans la ville. La médiatisation de l'Exposition Universelle au-delà de sa propre temporalité, donc dans l'après-événement, a permis une pérennisation de la fonction événementielle du site, qui est l'une des possibilités d'utilisation sur le temps long des traces urbaines de l'événement, notamment en termes d'attractivité touristique. Finalement à Osaka, l'organisation de l'événement urbain traduit une vision de la ville et de sa configuration spatiale.

Les trois études de cas montrent que pour Gênes et Lille, l'événement s'inscrit directement dans le tissu urbain de la ville, réutilisant des lieux déjà constitués, quand dans le cas d'Osaka il s'agit d'une création in extenso et ex nihilo d'un lieu spécifique à l'événement. Ces trois cas montrent cependant une volonté d'inscrire la forme spatiale de l'événement en lien avec la singularité urbaine des villes, mais de manière différenciée. Dans les deux premiers cas, cela se fait par la réutilisation de lieux urbains déjà constitués. Dans le troisième cas, s'il faut s'interroger sur l'articulation de l'espace de l'événement avec celui de la ville, articulation matérialisée par le monorail mais qui peut être en rupture spatiale avec l'environnement urbain. Cependant la volonté de faire de l'espace de l'événement une figure urbaine de la ville futuriste montre une

02 Les événements modifient les espaces de la ville

volonté d'inscrire la forme de l'événement dans les singularités urbaines d'Osaka.

Au-delà des interactions entre les formes de l'événement et la ville, l'événement peut s'inscrire dans un projet urbain plus global dont il est l'accélérateur dans sa participation à la transformation à plus grande échelle de la ville.

L'événement, un élément structurant des mutations urbaines

Les villes entreprennent l'organisation d'un événement avec un objectif de « différenciation » urbaine, ce qui traduit une certaine vision spatiale de la ville. L'attraction de nouveaux investisseurs permet de réaliser de grandes transformations urbaines. L'événement crée-t-il son propre projet urbain ou s'inscrit-il dans un projet urbain existant ? Dans les deux cas, la nouvelle configuration spatiale liée à l'événement est porteuse d'un héritage qui a une empreinte clairement identifiable sur la ville et son évolution.

L'élection de Gênes en tant que capitale européenne de la culture en 2004 a été envisagée dans une logique de capitalisation sur l'événement. Pour les principaux acteurs du projet, ce rendez-vous urbain a été l'occasion de mener à bien un projet de transformation de la ville en continuité avec le réaménagement des friches portuaires et du centre historique entamé dix ans auparavant. La ville est parvenue à tirer profit de la dynamique événementielle en organisant deux événements précédant Gênes 2004 : l'Exposition internationale de 1992, fêtant l'anniversaire de la découverte de l'Amérique, et le G8 en 2001. Les transformations urbanistiques issues de ces événements rappellent que ces derniers se sont produits, bien que Gênes n'ait pas eu pour stratégie d'entamer une mobilisation permanente de l'événement au sein de la ville.

Les deux sites privilégiés pour l'organisation des événements de Gênes 2004 se sont concentrés principalement sur le port ancien à l'abandon de toute activité portuaire et sur le centre historique. L'événement Gênes 2004 s'inscrit dans la continuité du plan global de transformation des espaces centraux, élaboré dès 1987 par Renzo Piano. Les objectifs d'aménagement urbain dans les années 1980 et 1990 placent déjà ces deux espaces en tant que priorité, qui avec l'arrivée des différents événements ont fait l'objet d'un renouvellement urbain.

Vue sur le Vieux Port



Source : Revue Urbanisme

02 Les événements modifient les espaces de la ville

L'exposition internationale de 1992 a donné lieu à l'émergence d'une centralité, qui a été renforcée grâce au G8 et Gênes 2004. Toutefois, si la centralité est unique, les lieux événementiels ont été multiples. Dans le cadre de Gênes 2004, c'est autour du Porto Antico, du Palazzo Ducale, du complexe muséal dans les palais de la rue Garibaldi et du musée de la mer inauguré en 2004 que l'événement a été le plus marqué. Au niveau du centre historique, la conception de réhabilitation urbaine s'est constituée dans une forme d'éclatement des lieux d'intervention. La volonté de s'appuyer sur de la couture urbaine a été une des spécificités du projet, ce qui écarte toute intervention massive sur un quartier comme cela a pu être le cas dans les années 1980. L'intervention multiple sur des édifices ciblés vise à susciter un mouvement de réhabilitation qui crée une tache d'huile et permet une transformation qui touche l'ensemble du périmètre. Le traitement urbanistique au sein de la ville fait échos aux événements accueillis, ce qui reprend une dualité centre/périphérie.

Les incidences spatiales de chacun des événements entrepris à Gênes ont eu des conséquences économiques et patrimoniales variées : en 1992, l'attractivité touristique et culturelle de la ville a été renforcée grâce à l'aquarium, le port ancien et le centre des congrès, en 2001 le G8 a participé à la restauration d'une partie du centre historique, enfin Gênes 2004 a poursuivi ces transformations urbaines par la réhabilitations des friches portuaires (Galata, musée de la Mer, logement, faculté d'économie, et sur le quai Ponte Parodi, le projet d'un pôle commercial et ludique de fun shopping). En tant que capitale européenne de la culture, Gênes a également mené la réhabilitation du centre historique avec la restauration des demeures des riches familles du Siècle d'or (palais des Rolli), et l'inscription de ces espaces au patrimoine mondial de l'humanité en 2006.

En raison de cette double localisation centrée et délimitée sur le port ancien et le centre ville, Gênes 2004, n'a pas fait l'unanimité notamment auprès des citoyens habitant des territoires en périphérie, qui n'ont pas manqué de critiquer ces choix. Aujourd'hui, il est difficile d'affirmer que l'ensemble des transformations spatiales qui ont touchés la ville de Gênes, sont à assigner de manière univoque aux événements qu'elle a accueillis. L'événement peut permettre la réalisation d'une opération de requalification urbaine sur un périmètre donné, il n'empêche que, le rééquilibrage territorial reste un véritable enjeu pour assurer un développement plus homogène de la ville. Enfin, l'événement doit pouvoir s'inscrire dans une continuité qui répond à des enjeux pré-identifiés, sans quoi il pourrait perdre de sa légitimation.

L'événement, outil de gouvernance territoriale

La ville produit l'événement, uniquement dans la mesure où l'événement est appuyé par des acteurs locaux, des groupes sociaux ou des porteurs de projets qui ont leurs intérêts propres. La mise en œuvre d'événements dans la ville est donc indissociable de la volonté politique : « megaevents can be analyzed as tools of government policy or ideologies ». Le portage de l'événement résulte souvent d'un consensus entre certains acteurs clés du projet, ce qui détermine une nouvelle forme de gouvernance. En reprenant le propos de Bonnemaïson (1990), l'événement « functions like a monument, supporting and reinforcing the image of established power ». Si la volonté politique vise à justifier l'événement, l'événement en tant que tel, a un certain nombre d'incidences spatiales non négligeables dont les échelles sont variables. Derrière la légitimation de l'événement grâce au portage politique mené, c'est en réalité, l'ensemble du projet urbain - qu'il entraîne ou dans lequel il s'inscrit - qui explique cet engouement pour les

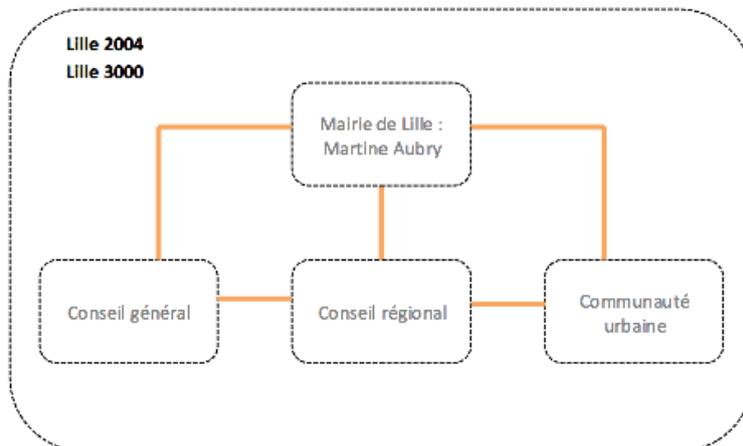
02 Les événements modifient les espaces de la ville

Après avoir été élue capitale européenne de la culture, la ville de Lille a décidé « de faire de l'année 2004 un véritable laboratoire national de l'innovation en mettant en jeu, une année entière et à l'échelle d'un territoire, une autre façon de vivre la culture dans ses relations à l'éducation, aux sports, au cadre de vie, aux transports et à l'aménagement du territoire, aux pratiques urbaines et aux nouvelles solidarités».

Dans le cas de la métropole lilloise, la candidature pour être élue capitale européenne de la culture a d'abord été un défi, dont effets se maintiennent plusieurs années plus tard. Le dispositif s'est renforcé avec l'arrivée de Martine Aubry aux commandes de la municipalité en 2001. En tant que maire et médiatrice du projet, elle a joué un rôle déterminant pour rompre avec les appréhensions de certaines personnalités politiques locales, et créer un lieu de concertation et d'entente qui facilite la cohésion entre les acteurs. En créant la structure ad hoc Horizon Lille 2004, devenue Lille 2004, Martine Aubry est arrivée à fédérer autour du projet une centaine de personnalités influentes sur le plan économique et politique.

Par ailleurs, les conseils généraux et régionaux et la communauté urbaine ont également posé leur pierre à l'édifice. La collaboration entre la ville et la métropole a fait appel une double motivation traduisant soit la volonté d'affirmer des spécificités territoriales à travers Lille 2004 ou de montrer une cohérence territoriale.

Schéma de gouvernance pour Lille



Depuis 1985, très peu de villes nommées capitales européennes de la culture, ont réussi à l'instar de Lille après 2004 à ancrer l'événement sur un temps long. La mise en place de la structure « Lille 3000 » a permis de capitaliser sur l'événement, capitale européenne de la culture, en proposant un programme artistique diversifié et en mettant de nouveaux lieux culturels à disposition. L'après événement n'est pas toujours anticipé de telle sorte à envisager l'événement dans la ville de manière plus durable. A titre de comparaison, Marseille qui a été élue capitale européenne de la culture pour l'année 2013, ne s'est pas dotée d'une structure capable de pérenniser l'aspect événementiel de la ville. La structure Marseille Provence 2013 a été dissoute, et certains lieux dédiés à l'événement tel que le hangar du J1 seront rétrocédés à leurs précédents propriétaires. De la même façon, il est également incertain que les festivals créés soient maintenus. L'événement qui selon la définition proposée est éphémère soulève donc l'enjeu de la durabilité en termes de gouvernance urbaine afin que l'impact de l'événement sur la ville ne soit pas amené à s'estomper, si ce n'est, disparaître.

03 La ville festive : une intensification de la fonction événementielle des villes

Le déclin de l'économie industrielle a entraîné le désinvestissement de certains espaces urbains et la création de friches industrielles. Les villes confrontées à ce déclin ont dû réagir afin, d'une part, de décider du devenir de ces espaces à l'abandon, et, d'autre part, se diversifier économiquement. L'économie repose aujourd'hui essentiellement sur le tertiaire et donc sur des fonctions plus immatérielles telles que la créativité et la consommation. De nombreuses villes anciennement industrielles se sont servies d'un événement de grande ampleur avec des retombées médiatiques internationales (ou du moins nationales) pour se forger une nouvelle image et entériner leur reconversion. Ces événements se sont souvent traduits par un réinvestissement des espaces industriels délaissés. À Gênes, la ville s'est appuyée sur la série d'événements vue précédemment pour entamer sa mutation d'une ville industrialo-portuaire en crise depuis la fin des années 70 vers une ville patrimoniale et touristique. L'organisation de l'Exposition internationale en 1992 a dans un premier temps dessiné l'orientation culturelle et touristique de la ville. De la même manière, la tertiarisation de la ville entamée grâce à l'événement Gênes 2004 a été accompagnée par l'émergence de projets universitaires, ce qui a confirmé une vision centrée sur la recherche et la création. Cette suite d'événements a permis la mise en place d'un programme de régénération urbaine qui a porté sur des friches portuaires et sur le centre historique.

Le Vieux Port de Gênes : élément d'attractivité touristique de la ville



Source : Revue Urbanisme

À Lille, l'élection de la ville en tant que capitale européenne de la culture en 2004 lui a permis d'amorcer son changement d'image. À cette occasion, les Maisons Folies (espaces de spectacles et d'exposition) ont été mis en place dans des friches industrielles, par exemple dans des anciennes usines à Lille et Roubaix, et dans des espaces de patrimoine, tels que des anciens hôtels particuliers.

Contrairement aux activités industrielles qui reposent sur des infrastructures lourdes (usines, réseaux physiques) et sur des ressources localisées (mines), les entreprises tertiaires vont avoir moins de contraintes dans leur implantation. Les villes vont alors chercher à attirer ces entreprises. Pour cela elles vont mettre en place des structures matérielles (offre de nouveaux locaux par

03 La ville festive : une intensification de la fonction événementielle des villes

exemple) mais elles vont également investir dans le « capital symbolique » (Gravari-Barbas, Jacquot, 2007), en mettant en avant leur image. On assiste donc à l'émergence d'une sorte de « star-system urbain » (Gravari Barbas, 2009) des villes où il fait bon vivre. Ce marketing urbain orchestré par les villes va mettre en avant les activités culturelles et événementielles qui vont prendre place dans la ville. Les municipalités reprennent les éléments du discours de Richard Florida. Selon ce dernier, l'économie repose désormais sur une « classe créative », au sens large, avec des professions qui demandent d'innover. Richard Florida préconise donc aux villes de chercher à accueillir cette « classe créative » en mettant, entre autres, en avant la culture. Cette vision est notamment critiquée pour son élitisme et également car elle encourage le phénomène de gentrification. On observe par ailleurs une porosité entre la consommation et la culture (cas des grands musées, des multiplexes), ce qui va d'autant plus inciter les villes à investir dans le culturel. À Gênes, les entrepôts et autres équipements portuaires ont été reconvertis en cinéma, en université et en bibliothèque. Ce marketing urbain basé sur la culture a également été utilisé par Lille où la maire avait déclaré que les manifestations mises en place lors de la capitale européenne de la culture donnaient une illustration de « l'art de vivre en ville ». Philippe Chadoir note que deux logiques sont à l'œuvre dans cette utilisation de l'événement : la municipalité l'utilise à la fois comme un vecteur de cohésion sociale (logique interne) et comme un élément de valorisation de la ville à l'étranger (logique externe). Les villes vont également chercher à augmenter leur attractivité touristique. Ce phénomène a par exemple été observé à Gênes où la ville a, d'une part, mis en avant son patrimoine en rénovant le centre-ville, et d'autre part, reconverti son front de mer en un espace touristique.

Maison folie à Wazemme, Lille (ancienne usine textile)



Source : <http://www.caue-observatoire.fr/>

On assiste donc à une véritable mise en scène des événements dans la ville, voire à une mise en scène de la ville, et de ses espaces publics, par l'événement. La municipalité va créer un scénario qui va permettre cette mise en scène. À Paris Plage par exemple, l'utilisation de symboles faisant référence à la mer et aux bains (sable, cabine, parasols) va inciter les usagers à se mettre en maillot de bain, chose qu'ils ne feraient probablement pas sur les quais de Seine en temps normal. Il en va de même pour les marchés de Noël où la municipalité crée une ambiance hivernale, de Noël, qui va surtout mettre l'utilisateur dans des conditions incitant à la consommation. Dans le cas de Paris Plage comme dans celui du marché de Noël on a la création d'une ambiance festive qui prend place dans des centres villes. Ainsi, Benjamin Pradel donne une définition de

03 La ville festive : une intensification de la fonction événementielle des villes

la ville événementielle qui articule « l'immatérialité des ambiances et la matérialité des lieux » (Pradel, 2007). À Paris Plage, le projet a été étendu jusqu'à Bercy et met ainsi en scène un véritable parcours culturel et ludique qui rassemble notamment des multiplexes, la Bibliothèque Nationale de France, la cinémathèque française, le palais omnisport de Bercy et Bercy-village. À Lille, l'ouverture de la saison de capitale européenne de la culture s'est faite sur un bal dans les rues de la ville. À Paris comme à Lille, il s'agit d'un moyen de réinvestissement collectif des espaces publics. La mise en place des nuits blanches à Paris fait, entre autres événements, partie de cette stratégie. La fête devient donc un moyen de revaloriser le centre-ville, de lui faire perdre son image figée.

Paris Plage



Source : <http://www.franceinfo.fr/actu/societe/article/paris-plages-lancement-de-la-11eme-edition-269659>

La ludification des espaces publics fait partie de la stratégie urbaine des villes dans le cadre de la compétition métropolitaine. Cette fonction ludique des villes n'est pas nouvelle, les villes ont toujours été le support d'événements festifs tels que les foires ou les carnivals. Cette tendance semble néanmoins se renforcer depuis les années 80. Avec cette compétition entre villes qui cherchent à augmenter leur attractivité notamment envers la « classe créative » on assiste à un passage d'une ville support de l'évènement à la « ville-évènement » (Gravari Barbas, 2009) qui multiplie les animations temporaires, les mises en scène... Ainsi par exemple les musées accueillent de plus en plus d'expositions temporaires afin de créer l'évènement.

À Londres, au moment des Jeux Olympiques, un bâtiment interactif avait été temporairement mis en place, le « Coca Cola Beatbox Pavilion » créé par Asif Khan et Arthur Carabott. Le bâtiment émettait des bruits qui changeaient en fonction du passage des visiteurs à l'intérieur de celui-ci. Ces bruitages faisaient référence aux Jeux avec des bruits de battements de cœur d'athlètes ou celui d'une flèche atteignant sa cible. La promotion du bâtiment met en avant son caractère ludique avec le fait que le visiteur peut jouer avec le bâtiment « comme avec un instrument de musique ». Toujours lors des JO de Londres, un parcours touristique dans le centre-ville avait été symbolisé par des statues représentant les mascottes des Jeux Olympiques et Paralympiques.

03

La ville festive : une intensification de la fonction événementielle des villes

Londres 2012 : Coca-Cola Beatbox Pavilion



Source : http://www.archdaily.com/256946/coca-cola-beatbox-pavilion-pernilla-asif/500dd8fb-28ba0d60bf00001a_coca-cola-beatbox-pavilion-pernilla-asif_pa_coc_1-jpg/

Mascottes des JO disséminées dans la ville pour former un parcours



Source : personelles

Les villes vont également chercher à prolonger l'événement en multipliant les « répliques » à ce dernier. À Lille, suite à son mandat de capitale européenne de la culture 2004, la municipalité a créé une biennale culturelle, « Lille 3000 ». Elle reprenait les espaces physiques de l'événement de 2004, tels que les Maisons Folies, tout en surfant sur l'image de ville culturelle qu'elle s'était créée. À l'échelle de la région Nord Pas de Calais, il a été décidé de déclarer tous les deux ou

03 La ville festive : une intensification de la fonction événementielle des villes

trois ans une ville capitale régionale de la culture. L'exemple de Lille illustre donc bien cette multiplication des événements festifs dans les villes.

Cette multiplication des événements dans la ville postindustrielle pose cependant question. L'événement serait-il devenu le seul moyen de porter un projet politique ou urbain ? Cette question résonne notamment dans le contexte actuel d'une potentielle candidature de Paris aux Jeux Olympiques en 2024. Cette candidature est appuyée par certains comme étant un moyen de créer un effet de levier pour la mise en place du réseau de transport du Grand Paris, dont le développement est ralenti, entre autres, par le manque de moyens financiers.

Parade d'ouverture de «Fantastic», dernière édition de Lille 3000



Source : Revue Urbanisme

Ce phénomène est accentué par la médiatisation qui entraîne la multiplication de pseudo-événements. En relayant des événements, souvent mineurs, les médias ont tendance à les amplifier. Selon Antoine Picon, nous vivons désormais au rythme de micro-événements donnés par des écrans. Nous pouvons observer ce phénomène dans l'espace urbain avec les écrans d'information des municipalités dans les rues. Cette tendance à « l'événementialisation » touche également l'architecture : l'ouverture d'un bâtiment conçu par un « starchitecte » est relayée comme un événement par les médias, et par la municipalité. Ce caractère événementiel, ainsi que l'amélioration des techniques de conception, va pousser les architectes à une performativité : le bâtiment doit être impressionnant pour être médiatique. À titre d'exemple, nous pouvons voir la couverture médiatique qui a suivi les ouvertures de la fondation Louis Vuitton et de la Philharmonie à Paris. Ce phénomène va bien au-delà des événements urbains. Ainsi des événements tels que les conditions météorologiques ou les embouteillages sont vécus comme des « micro-drames

03

La ville festive : une intensification de la fonction événementielle des villes

» car des bulletins sont envoyés en temps réel aux usagers. Le développement des chaînes d'information continue est symptomatique de cette tendance à la surinformation, on va avoir une tendance à la création d'événements là où autrefois il n'y en avait pas. Cela va conduire à noyer les événements « réels » au milieu d'une accumulation de micro-événements. Néanmoins, au contraire des micro-événements, seuls les véritables événements s'impriment dans la mémoire collective et participent à l'élaboration du récit de la ville dans laquelle ils prennent place.



Nous avons vu que l'événement urbain impliquait un usage des espaces différents de ce pour quoi ils avaient été conçus au départ. Il provoque une rupture dans le temps de la ville dans la mesure où il va y avoir un avant et un après l'événement. Il va causer un changement dans le rythme de la ville, une rupture dans les rythmes quotidiens. Lorsque l'événement est décidé se met en place un temps de l'urgence, où les structures de portage politique sont créées. Tokyo, en vue des Jeux Olympiques de 2020, est actuellement à ce stade. L'impératif de terminer les infrastructures et équipements à temps entraînent et permettent une accélération de la réalisation des projets. En plus de la convergence de personnes, l'événement entraîne une convergence d'acteurs. Après l'événement ce dernier s'inscrit dans la mémoire collective et participe à l'élaboration du récit collectif de la ville. L'événement prend place dans l'espace de la ville suivant une logique choisie. Il peut être concentré sur un site ou éclaté sur plusieurs. Il peut prendre place dans des espaces urbains constitués ou dans des espaces vierges ou à l'abandon tels que des friches. À Tokyo, une implantation multi sites a été choisie, une partie des sites étant située dans le centre historique, l'autre, sur la zone du bord de mer, sur des friches industrielles. Aujourd'hui la plupart des événements s'inscrivent dans un projet urbain plus large, comme à Gênes où l'exposition universelle de 1992 a participé au renouvellement urbain de l'ancien port. Le réinvestissement des friches est symptomatique d'une reconversion des villes de fonctions industrielles vers des fonctions tertiaires. Les villes vont dans ce cadre chercher à promouvoir leur image afin d'attirer entreprises et personnes. Elles vont chercher à montrer la vie urbaine comme étant festive et ludique. En effet, si elle est ancienne, la fonction festive de la ville tend à s'intensifier dans un contexte de compétition entre les villes, mais aussi de médiatisation croissante des événements.

L'objectif de notre analyse a été ainsi d'étudier les différentes dimensions de l'interaction entre événement et ville, qu'elles soient temporelles, spatiales ou symboliques, en ce qu'elles permettent d'interroger les pratiques d'un urbanisme opérationnel propre à l'évènement, en regard des pratiques de planification de la ville pensées sur un temps long. L'évènement urbain constitue en cela un accélérateur du rythme, des mutations spatiales, du changement d'image de la ville et des pratiques de l'urbanisme. Le paradoxe que nous avons identifié est finalement celui du passage d'une temporalité éphémère de l'évènement à sa pérennisation dans le temps, dans la forme et dans l'image de la ville. En termes d'enjeux urbains, il s'agit donc de se demander quels sont les enjeux de ces traces de l'évènement dans la ville, de cette mémoire urbaine de l'évènement qui reste bien après qu'il se soit déroulé. L'analyse des différents cas d'études nous a montré que ces enjeux sont liés à des objectifs politiques et se traduisent de manière diversifiée dans la ville. Finalement, il s'agirait de voir comment les traces de l'évènement peuvent finir par s'intégrer aux singularités historiques, urbaines et culturelles des espaces dans lesquels il s'inscrit dans le temps long. Sur des temps plus courts, il s'agit de voir comment les pratiques urbaines opérationnelles permettent une insertion de la forme, du rythme, de l'image de l'évènement en interaction avec un contexte urbain temporairement submergé par ce premier.

- Alix Afferni, « L'exposition universelle Milan 2015 », Rives méditerranéennes, Jeunes chercheurs
- Manuel Appert et Camille Hochedez, « Londres 2012 : 100 mètres ou course de fond ? », Les cafés géographiques, 2007
- Manuel Appert, « Les JO 2012 à Londres : un grand événement alibi du renouvellement urbain à l'est de la capitale », Géoconfluences, 2012
- Manuel Appert, « La Tour Orbit à Londres, faire-valoir des Jeux ? », Métropolitiques, 2012
- Manuel Appert, « Londres 2012 : les dessous d'une Tour Eiffel sous stéroïdes », Métropolitiques, 2012
- Jocelyne Arquembourg, « De l'événement international à l'événement global : émergence et manifestations d'une sensibilité mondiale », Institut français de presse, Université de Paris II et CARISM, Hermès 46, 2006
- Jean-Pierre Augustin, « Installations olympiques, régénération urbaine et tourisme », Téoros, 2008, n°27-2
- Céline Barthon, Isabelle Garat, Maria Gravari-Barbas et Vincent Veschambre, « L'inscription territoriale et le jeu des acteurs dans les événements culturels et festifs : des villes, des festivals, des pouvoirs », Géocarrefour, 2007, n°82/3
- Alban Bensa et Eric Fassin, « Les sciences sociales face à l'événement », Terrain, 2002, n° 38, pp. 520
- Jean-Bernard Castet, « Les sites des expositions de Séville, Lisbonne et Saragosse : de l'éphémère au durable ? », Méditerranée, 2008, n°111
- Centre on Housing Rights and Evictions, « Les jeux Olympiques, médaille d'or des expulsions », revue Agone, 2008, n°38/39
- Anthony Charlton, « Londres face à son défi olympique » (« Passing the baton »), The Economist. In Courrier International, 28 août 2008, n°930
- Philippe Chaudoir, « La ville événementielle : temps de l'éphémère et espace festif », Géocarrefour, 2007, n°82/3
- Comité International Olympique, « Rapport de la commission d'évaluation du CIO pour les Jeux de la XXXe olympiade en 2012 », 2005, p. 67-86
- Guy Di Méo, « Le renouvellement des fêtes et des festivals, ses implications géographiques », Annales de géographie, 2005, n° 643, p. 227-243
- Dominique Crozat et Sébastien Fournier, « De la fête aux loisirs: événement, marchandisation et invention des lieux », Annales de géographie, 2005, Vol. 3, n° 643, p. 307-328

- Pascale Froment et Boris Grésillon, « Introduction », *Rives méditerranéennes*, 2014, n°47, p. 5-11
- Pierre Gras, « Cardiff veut lier développement et grands événements », *Géocarrefour*, 2007, n°82/3
- Maria Gravari-Barbas, La « ville festive » ou construire la ville contemporaine par l'événement. *Bulletin de l'Association de géographes français*, 2009, n°3, p. 279-290
- Maria Gravari-Barbas et Sébastien Jacquot, « L'événement, outil de légitimation de projets urbains : l'instrumentalisation des espaces et des temporalités événementiels à Lille et Gênes », *Géocarrefour*, 2007, n°82/3
- Boris Grésillon et al., « Que fabrique l'événement ? », *Urbanisme*, 2013, n°389, p. 25-65
- Bertrand Lamizet, « Sémiotique architecturale et urbaine de l'événement », *Cahiers thématiques : architecture, histoire, conception*, n° 8
- Françoise Moiroux, « L'événement, vitrine ou laboratoire de la ville? », *D'architectures*, 2010, n°193, p. 35-49
- Antoine Picon, « Ville numérique, ville événement », *Flux*, 2009, n° 78, p. 17-23
- Benjamin Pradel, « Mettre en scène et mettre en intrigue : un urbanisme festif des espaces publics », *Géocarrefour*, 2007, n°82/3
- Benjamin Pradel, *Rendez-vous en ville ! Urbanisme temporaire et urbanité événementielle : les nouveaux rythmes collectifs*. Humanities and Social Sciences. Université Paris-Est, 2010
- Mireille Prestini-Christophe, « La notion d'événement dans différents champs disciplinaires », *Pensée plurielle*, n° 13, 2006
- Rachel Rodrigues Malta, « Régénération urbaine : variations sud-européennes », *L'information géographique*, 2001, Vol. 65, n°4, p. 321-339
- Christophe Thouny, « Tôkyô : La naissance de la ville moderne. Autour du livre de Hatsuda Tôru, *Modan Toshi no Hakubutsugaku* », *Ebisu*, 2001, vol. 26, n° 1, p. 155-164
- Elsa Vivant, « Les événements off : de la résistance à la mise en scène de la ville créative », *Géocarrefour*, 2007, n°82/3
- Sandra Wilson, 2012, « Exhibiting a new Japan: the Tokyo Olympics of 1964 and Expo '70 in Osaka », *Historical Research*, Vol. 85, n°227, p. 159-178